

MON PÈRE
L'ÉTRANGER

© L'Harmattan, 1989
ISBN : 2-7384-0283-6

Maurice RAJSFUS

MON PÈRE L'ÉTRANGER

*Un immigré juif polonais
à Paris dans les années 1920*

Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris

Du même auteur :

Des Juifs dans la collaboration, l'U.G.I.F., 1941-1944, EDI 1980.

Soit Juif et tais-toi, Les Français israélites face au nazisme 1930-1940, EDI 1981.

Quand j'étais Juif, Mégreilis, 1982.

L'An prochain, la révolution, Les communistes juifs immigrés dans la tourmente stalinienne (1930-1945), Mazarine, 1985.

Retours d'Israël, L'Harmattan, 1987.

Jeudi noir, 16 juillet 1942, l'honneur perdu de la France profonde, L'Harmattan, 1988.

Israël-Palestine, l'ennemi intérieur, EDI La Brèche, 1988.

Identité à la carte. Le judaïsme français en question, Arcantère, 1989.

« Tu étais simple et direct. Tu étais un de mes meilleurs camarades. Lorsque tu venais nous voir, toute la maison devenait gaie. Tu étais toujours prêt à rendre service... »

*Lettre d'un camarade politique
de mon père (décembre 1923)*

*A la mémoire
de Rywka Rajsfus
ma mère*

Avant-propos

Mon père est arrivé en France en 1923. Il venait de Pologne, via Salonique, Alexandrie et Trieste. Il a quitté le pays de la liberté en juillet 1942, dans un wagon de marchandises, après avoir été arrêté par des policiers bien français qui l'ont remis entre les mains des sbires de la Gestapo. Durant près de vingt ans, il avait travaillé durement dans ce pays, gagnant tout juste de quoi nourrir sa famille. Il aurait pu faire partie de la cohorte des parias révoltés et organisés mais le mode d'exploitation qu'il avait dû choisir, par la force des choses, ne passait pas, finalement, par l'usine ou l'atelier. Il ne fut donc pas mêlé aux luttes ouvrières de 1936, pas plus qu'il ne devait connaître le chômage et, pas davantage, la répression patronale. Soucieux de sa sécurité, par prudence bien plus que par respect de la légalité, il ne devait jamais adhérer à un parti ou à un mouvement quelconque, dès lors qu'il s'était installé en France. Je sais pourtant qu'il avait le cœur à gauche, à l'extrême-gauche même, mais le temps de l'engagement direct était passé pour lui. Il était simple et bon et ne connaissait pas la haine. Son sens de l'humour était extraordinaire et, s'il lui arrivait de railler un personnage il ne le désignait jamais à la vindicte publique. Il ne parlait politique qu'avec ses intimes et, vers 1937 ou 1938, je l'ai souvent entendu exprimer son incrédulité sur

la culpabilité des accusés des procès de Moscou, quand la majorité de la classe ouvrière, immigrés juifs compris, applaudissait à grand bruit. Cela tenait aussi de la volonté de ne pas hurler avec les loups car il tournait le dos à la foule des convaincus, étant en rupture de conviction obligée depuis son adolescence.

Lorsque la Deuxième Guerre mondiale a éclaté, il a voulu s'engager dans la Légion étrangère. Peut-être pour payer le prix de l'hospitalité. Sans doute pour acquitter le prix de la liberté qu'il avait cru trouver dans ce pays ingrat qui avait refusé de lui accorder la naturalisation ; ce qui allait causer sa mort. Il devait ensuite tout accepter, y compris, avec des dizaines de milliers d'autres Juifs, se soumettre au recensement imposé par les nazis et réalisé par des fonctionnaires français et toujours fiers de l'être. Il en mourra plus sûrement que s'il avait rejoint la petite troupe des combattants immigrés qui avait décidé de braver les nazis, en première ligne, dans la lutte clandestine. Tristement, comme tant d'autres, il dut ensuite se résoudre à porter l'étoile jaune. Il n'y avait plus qu'à attendre l'heure fixée par le bourreau et l'arrivée des flics qui lui étaient tout dévoués.

Ce qui me console en évoquant ce triste bilan, c'est que si mon père avait agi différemment, il eût peut-être été le jouet de la sinistre politique stalinienne qui faisait peu de cas de ces minorités opprimées dès lors que les buts de la « patrie des travailleurs » étaient atteints. Ce marchand forain — sans ambition en France — qui vendait une pauvre marchandise à des ouvriers sans grandes ressources sur les marchés de la banlieue nord de Paris était pourtant plus révolutionnaire que les donneurs de leçons qui ne cherchaient qu'à embrigader des hommes et des femmes qu'ils devaient plus tard bafouer de la pire manière en mettant leur lutte au service de cette bourgeoisie nationale qui méprisait tant les Métèques¹. Profondément sceptique et possédant un remarquable sens de la dérision, il avait élevé ses enfants dans le respect de la vie plutôt que dans l'admiration de quelques individus. Ce père généreux et irremplaçable m'a légué sa qualité d'apatride dont je me revendique hautement.

1. J'ai évoqué ce problème dans *L'An prochain, la révolution !*, (Mazaurio, 1985).

Durant toute mon enfance, la vie de mon père me paraissait avoir été une aventure à nulle autre pareille. J'étais particulièrement fasciné par les événements qu'il avait vécus durant les années qui avaient suivis la Première Guerre mondiale et si je ne l'interrogeais pas sur la Révolution russe, ignorant encore l'importance de ce bouleversement, je ne cessais de le questionner sur la « Grande Guerre » comme on disait alors. Il me semblait fabuleux qu'il ait pu connaître une telle époque et qu'il puisse m'en faire le récit. Moins de vingt ans nous séparaient alors de cette première grande boucherie internationale mais j'avais l'impression, en écoutant mon père, qu'une page d'histoire m'était révélée et cela me paraissait d'autant plus passionnant que les manuels scolaires ne m'informaient pas avec cette intensité. A mes yeux, mon père faisait partie de ces évadés d'une histoire mythique qui perdait ainsi son caractère figé. J'imaginai qu'il avait traversé cent pays, ayant su éviter le danger alors que la guerre faisait rage. Il était pour moi ce témoin indispensable, en mesure de me narrer tout ce que mes instituteurs n'étaient pas capables de m'enseigner, car sans doute mal informés.

Quand, avec ses amis, je l'entendais parler polonais, russe ou allemand, j'étais plein d'admiration. D'autant plus qu'avec moi il s'exprimait parfaitement en français et dans ce yiddish que je comprenais assez bien. Il m'était pourtant indifférent de savoir que les premiers éléments de sa culture lui avaient été inculqués en hébreu. Rescapé d'une épopée d'un autre temps, bien présent à mes yeux et à mon cœur, mon père était à la fois ému et amusé de l'intérêt que je pouvais porter à son passé. Je le considérais comme une sorte d'aventurier ayant bourlingué sur toutes les mers du globe alors qu'il n'avait fait que le tour de la Méditerranée. Ce qui me paraissait fantastique, c'était qu'il puisse me relater des faits qui ne pouvaient qu'être authentiques, même s'ils ne figuraient dans aucun livre d'histoire. Ses récits rendaient crédibles des événements dont mes camarades de classe ignoraient même qu'ils avaient pu se dérouler, tant leur esprit était fixé sur les seuls hauts faits de l'histoire de France.

Cet homme de haute taille, aux yeux malicieux sous ses lunettes de myope, représentait pour moi le père idéal. Toute la semaine, je le voyais en blouse grise, partir pour le marché, à Aubervilliers ou à Saint-Denis. Il était très différent

des autres pères dont la plupart portaient la cravate et un costume de plus ou moins bonne coupe. Le samedi, quand il venait parfois me chercher à la sortie de l'école, je courais à sa rencontre dès que je l'apercevais et je ne saurais dire lequel de nous deux éprouvait le plus grand bonheur. L'été, il portait un canotier en paille et, avec ses lunettes cerclées de métal doré, il avait encore l'apparence d'un étudiant attardé en un siècle qui ne le concernait pas.

Les jours de travail, il portait la blouse et vendait des chaussettes sur les marchés d'une banlieue déshéritée, alors que tout dans sa formation l'avait destiné à devenir l'un de ces intellectuels qui débutent dans l'enseignement avant de briller dans les cercles politiques ou littéraires. Mon père n'avait pas eu cette ambition en Pologne et encore moins en France. Il était plus simplement heureux de vivre, entouré de sa famille. Le bonheur, pour lui, c'était l'apparence de la liberté dans ce pays qu'il avait finalement choisi, faute d'en avoir trouvé un autre pour l'accueillir. Bien qu'étant trop jeune pour être en mesure d'en témoigner fidèlement, je n'ai pas l'impression qu'il ait pu ressentir une vive amertume envers ce pays qui le tenait à l'écart. Vivre en France était pour lui le début d'une certaine réussite, même s'il avait envisagé pendant quelque temps de partir plus loin, vers cette Amérique lointaine qui hantait les rêves de centaines de milliers d'émigrants fuyant la Pologne devenue un enfer encore supportable pour les Juifs les plus résignés, mais parfaitement intolérable pour ceux qui imaginaient qu'il était possible de transformer le monde.

La France et les Français, vieux rêve et dure réalité. Attiré par l'une, souvent rejeté par les autres. C'était le constat de la plupart des immigrants qui arrivaient, vers 1920, au pays des droits de l'homme. Rien n'a changé depuis, même si la condition ouvrière a relativement évolué. Le Juif polonais ou l'Italien de l'entre-deux-guerres a peu à peu été remplacé, par l'Espagnol, l'Algérien, le Marocain, le Portugais puis le Turc et, plus récemment, par le Pakistanais, le Mauricien ou le Tamoul. La législation sociale peut paraître révolutionnaire — bien qu'elle soit taillée en pièces depuis le début des années 1980 — mais, comme en 1920, le travailleur clandestin est toujours à la merci de l'entrepreneur sans scrupule, toujours aussi abominablement exploité qu'avait pu l'être mon père quand il travaillait illégalement dans un ate-

lier de maroquinerie de Belleville au printemps de 1923. Il est très curieux de constater, lorsque l'on déambule dans le quartier du Sentier, que les badauds ne semblent pas voir les travailleurs turcs et pakistanais — combien de clandestins parmi eux ? — qui s'affairent à des tâches de maintenance, à même le trottoir. Cela pour le compte de patrons dont les grands-parents avaient sans doute travaillé au « noir », dans le même quartier, quelques décennies auparavant. Ce ne sont pas là des réflexions amères mais un simple constat. La mémoire des parias des années 1920 ne s'est pas perpétuée plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Ce qui est certain, c'est que les descendants de ces nouveaux clandestins ne connaîtront sans doute jamais le succès des rois du Sentier².

Est-ce que la réussite se mesure en billets de banque ? Il semble que ce soit, actuellement, le principal critère de l'avancée sociale. Bien sûr, il n'est guère permis d'affirmer que l'argent n'intéressait pas ceux qui étaient arrivés naguère en France, pour y vivre et travailler en paix, dans la liberté et peut-être dans la joie. Ce serait une contre-vérité que de tenter de le faire croire. Pourtant, dans la masse de ces immigrés, s'il y avait des forcenés de la réussite à tout prix — au prix de la santé même — il y avait également ceux qui n'avaient rien perdu de leur désir de vivre. Simplement de vivre. Sans contrainte. C'était une volonté tenace et communicative. Une élémentaire manifestation d'optimisme.

Lorsque je regarde une photo de mon père, je redécouvre à chaque fois son sourire paisible. Il vivait pourtant dans l'insécurité morale — et la précarité économique — et ses craintes ne pouvaient que s'amplifier alors que les menaces

2. En 1981, lors de l'enquête préliminaire menée pour mon livre *L'An prochain, la révolution !*, effectuant des recherches sur le passé des immigrants, je devais rencontrer l'un de ces travailleurs juifs arrivés de Pologne au cours des années 1920 et qui avait conduit des grèves dures contre ses patrons, Juifs également, bien sûr. A l'adresse qu'il m'avait indiquée par téléphone pour m'accorder un entretien, j'eus beau frapper à toutes les portes, jusqu'au sixième étage. En vain. J'avais dû faire une erreur. J'allais m'éloigner, lorsque j'aperçus le nom de mon interlocuteur. Il était inscrit en lettres de néon sur trois mètres de haut, cette enseigne surmontant un magasin de prêt-à-porter en gros. C'était le fils de l'ancien militant, du révolté, le fils, ingénieur centralien, qui avait mis le point final à la réussite du père qui était passé sans transition de sa machine à coudre à un bureau de P.D.G.

se confirmaient chaque jour. C'était au cours de mon enfance et rien ne me permettait de comprendre à quel point il pouvait être préoccupé. Je suis persuadé qu'il ne craignait rien pour lui-même, ayant dépassé la banalité de la peur quotidienne. Vivre dans l'angoisse est peut-être plus terrible. Ce qui aurait pu le désespérer totalement, c'eût été la certitude que nous, ses enfants, étions également menacés par le cyclone qui s'annonçait. Comment imaginer que nous serions tous emportés dans cette tourmente, ce désastre déjà bien connu ailleurs, en d'autres temps.

Quand j'avais douze ans, je me blotissais encore sur les genoux de mon père, tant sa présence était rassurante pour moi. Sans se douter totalement des craintes qui commençaient à m'envahir, son sourire me protégeait de la peur, alors que la guerre avait déjà déferlé sur l'Europe et que les nazis occupaient Paris. Héritier d'une génération ayant perdu sa jeunesse à fuir sans cesse un ennemi qui ne cessait de changer de visage, je m'apprêtais, sans le savoir encore, à connaître la haine, à vérifier l'existence d'une violence dont les fondements m'étaient inconnus. J'étais à la veille de revivre les terribles événements qui avaient précédé la venue de mon père en France, mais je ne pouvais me résoudre à croire déjà que si l'histoire se répète c'est souvent en exaspérant les drames que déchainent les conflits. Mon père connaissait bien le danger qui nous menaçait mais son optimisme affiché était tel qu'il était persuadé que ce bonheur représenté par la joie de vivre en France, je finirais bien par le trouver pour mon propre compte.

Mon père est mort à cinquante ans, alors qu'il pouvait estimer s'être définitivement ancré dans cette France peut-être considérée comme une seconde patrie. Il n'est pas mort directement du fait des Français, c'est vrai, mais grâce à la veulerie de certains et à l'indifférence du plus grand nombre. Je dis cela calmement, sans trouver ce propos outrancier car il correspond à la réalité que nous avons connue sous l'occupation nazie, consolidée par la collaboration de l'administration française. N'ayant jamais été accepté pleinement dans ce pays, même s'il y avait été toléré, mon père n'avait jamais perdu l'espoir de voir sa situation se régulariser. Son sens de la dérision lui permettait de conserver un optimisme extraordinaire. Tout au moins désirait-il en donner l'impression. C'est le mépris qui a tué mon père ; mépris de l'Étran-

ger, aggravé du mépris du Juif, dès lors que les bas instincts avaient trouvé un terrain disponible pour se déchaîner.

Il n'est pas question, ici, de pleurer. A quoi d'ailleurs cela servirait-il de verser des larmes ? Pas question non plus d'afficher un deuil douloureux avec ostentation. C'est à la recherche de l'homme vivant que je me suis attaché, à la découverte de ses joies et de ses peines. Pour le commun des mortels, mon père aurait pu représenter un homme quelconque. Le faire revivre dans ces pages ne changera pas sa nature profonde mais s'il n'était qu'un homme parmi les autres, il avait le désir profond de vivre sans contraintes. Tout au moins en tentant d'écarter un certain nombre d'interdits.

*
* *

Pourquoi suis-je parti à la recherche de cette époque révolue, tellement lointaine déjà, où mon père découvrait Paris. Quel appel désespéré pouvait me tenailler au point de consacrer un livre à ces années de dur labeur et de folles espérances vécues dans ce pays hostile malgré sa réputation d'hospitalité ? Pourquoi, enfin, avoir fait traduire ces lettres que mon père avait reçues durant les premières années de son séjour en France et qui devaient me fournir un certain nombre de clés, ne faisant que confirmer ce que je savais de lui, ce que j'espérais qu'il avait été. Plus quelques surprises assez extraordinaires. Quel regret me rongait de n'avoir pas été suffisamment avancé en âge pour avoir eu l'occasion de parler plus souvent, plus sérieusement avec mon père. Cette quête éprouvante m'a permis de collecter les réponses que j'attendais, c'est vrai, mais l'essentiel ne peut que m'échapper et demeurera à jamais insaisissable...

PREMIÈRE PARTIE

L'IMMIGRANT

*« En chaque Juif un sioniste sommeille qui
n'a aucune difficulté à s'endormir. »*

Shlomo Reich
Pensées d'un Juif déchaîné

I

Que ce soit par ma mère ou par ses proches, j'ai toujours entendu mon père être appelé Nahoum, avec le « h » chuinté, ce qui faisait que ce prénom purement hébraïque à l'origine était devenu en yiddish Nouhem, ce qui pourrait également se transcrire Nou'hem ou Noukhem. La stupidité des fonctionnaires de l'état civil français devait transformer ce prénom en Nuchem ou Nuschim, selon les cas, ce qui ne voulait plus rien dire. Dans mon enfance, lorsqu'on me demandait le prénom de mon père, je disais qu'il s'appelait Michel. Non pas que j'éprouvais une certaine honte à l'énoncé de ce prénom fabriqué par un gratte-papier dur d'oreille, mais parce qu'il me fallait donner de mon père une image correspondante à la norme en vigueur. Il est certain en tout cas que j'aurais été tout autant embarrassé de Nahoum qui n'était audible et compréhensible que pour les initiés, surtout s'il était prononcé en yiddish. Dans les pages qui vont suivre, c'est Nahoum que j'utiliserai.

Pour un enfant juif, né dans une famille pieuse, ce devait être un grand honneur que de porter le nom d'un prophète biblique, accolé à son patronyme. Est-ce qu'un lointain aïeul avait déjà porté ce prénom de Nahoum lorsqu'il fut donné à mon père en janvier 1892¹ ? J'imagine que le jeune élève

1. Mon père n'a jamais su exactement sa date de naissance, à quelques jours ou à un mois près, car les enfants étaient déclarés en groupe à

du héder², destiné à l'école rabbinique selon la volonté de son père, devait lire avec attention les versets de la Torah consacrés au prophète Nahoum.

Comme tous ses contemporains, alors que s'annonce le grand bouleversement des esprits qui va donner naissance au christianisme, Nahoum est surtout un prophète de malheur dont les imprécations devaient retentir de façon tout à fait effrayantes pour un enfant. Comment Nahoum — mon père — pouvait-il interpréter les terribles promesses de l'illustre prophète ? Est-ce que la lecture de ces textes sacrés ne sera pas à l'origine de sa rupture avec la religion, alors qu'il est encore adolescent et que les échos de la révolution russe de 1905 viennent provoquer des remous jusque dans ces provinces polonaises de l'empire tsariste ? Autre chose est aujourd'hui de se divertir au petit jeu du décryptage des prédictions de ces visionnaires que l'on peut interpréter différemment selon les époques ou les circonstances. Si j'étais mystique, je serais écrasé par ce verset de Nahoum qui figure dans la Bible :

Entre dans la boue, foule l'argile !
Rétablis le four à briques !
Là, le feu te dévorera,
L'épée t'exterminera,
te dévorera comme des sauterelles.

Il est vrai que cet oracle concernait les ennemis d'Israël et son auteur ne craignait pas d'affirmer, en contrepoint : « L'Éternel est bon ! ».

Pétri de culture religieuse, l'enfant paraît être un bon élève mais le petit Nahoum ne justifie pas les espoirs mis en lui. Bien au contraire, il entrera rapidement en rébellion contre ses maîtres, contre sa famille, contre ce milieu archaïque qui ne permet pas à la jeunesse juive de vivre selon ses aspirations. Il faut s'émanciper et, à cette fin, il n'y a que deux voies possibles : militer dans les rangs bundistes³ ou

l'état civil dans la Pologne russe. C'était le cas pour les Juifs des communes rurales et mon père était né dans une petite bourgade près de Radom, Ilza, le 10 ou le 22 janvier 1892.

2. École tenue par un rabbin où les jeunes enfants reçoivent les premiers rudiments de la langue hébraïque.
3. Parti socialiste révolutionnaire des ouvriers juifs de Russie, Pologne et Lituanie, fondé en 1897.

participer au mouvement du sionisme socialiste naissant. Dans ces deux cas, c'est la rupture déclarée avec une société qui se contente de survivre au rythme imprimé par les rabbins.

*
* *

La famille P. de Radom, se compose de onze personnes. Le père, Avrum (Abraham), la mère Faïga et neuf enfants nés entre 1890 et 1905 : six garçons, David, Nahoum, Yehiel, Aron, Faiwel, Pinhas et trois filles, Rachel, Hannah et Zlata. Sans oublier les enfants morts en bas âge et ceux qui n'étaient pas venus à terme. Notable local, le vieil Avrum P. était estimé de ses contemporains mais il jouait les tyrans au sein de sa propre famille. Cet homme dur (qui avait, semble-t-il, fait tout ce qui était en son pouvoir pour rompre les liens qui unissaient déjà mes parents) était mon grand-père. Je ne l'ai pas connu mais je ne pense pas trahir sa mémoire en supposant qu'il correspondait idéalement au standard classique du Juif de Pologne, partisan d'un ordre moral très strict, craignant Dieu et respectant scrupuleusement les préceptes de la religion. Cette volonté de rigueur était portée à un tel degré que le « Vieux » — comme l'appelaient ses proches — allait perdre le contact avec presque tous ses enfants. Ma future mère, déjà tout aussi incroyante que mon père, dès son adolescence, devait représenter pour Avrum une véritable fille du Diable et il se refusait à devenir le beau-père de cette nièce à l'esprit tellement indépendant. La mère, Faïga, était vraisemblablement effacée, rendant sans doute grâce à Dieu — Bénit soit-il — d'avoir lié sa vie à ce patriarche dont le crâne chauve et la vaste barbe blanche — je me souviens avoir vu sa photo durant mon enfance — ne pouvait qu'inspirer le respect. Je n'ai pas connu davantage cette grand-mère.

Parmi les nombreuses questions qu'il m'est arrivé de poser à mon père, il y avait immanquablement celles concernant ces grands-parents qui vivaient là-bas, dans un pays mystérieux. Je ne me souviens pas avoir reçu de réponse à ces interrogations et l'enfant curieux que j'étais devait rester insatisfait. Ce n'est pas par hasard non plus si lors du voyage en

Pologne avec ma mère, durant l'été 1935⁴, nous ne nous sommes pas rendus à Radom, cette ville où mon père avait vécu, de façon intermittente jusqu'à près de trente ans. De façon délibérée cette visite n'avait même pas été envisagée alors que Radom n'est guère distante de plus de cinquante kilomètres de ce Blendow qui m'est resté en mémoire au point d'avoir éprouvé le besoin d'y retourner en 1980. C'est ainsi que Radom, d'où tant de jeunes Juifs ont émigré vers la France entre les deux guerres mondiales, ne représente rien de plus pour moi qu'une quelconque ville de Pologne. C'est nécessairement une évocation froide et ce n'est que grâce aux vieux Radomiens, ayant connu mon père parfois ou sa famille, que j'ai pu essayer de reconstituer le climat qui régnait dans cette ville au lendemain de la Première Guerre mondiale.

C'est au cours des années 1980 que j'ai rencontré les rescapés de plusieurs générations de Radomiens ayant vécu dans cette ville jusque vers 1939. Plusieurs d'entre eux, à l'énoncé de mon patronyme, m'ont regardé avec attention avant de s'exclamer en yiddish : « Quel air de famille ! » Même ceux qui n'avaient pas connu mon père mais seulement un de ses frères ou le grand-père estimaient que mes traits étaient bien semblables à ceux des P. qu'ils avaient fréquentés jadis à Radom. Cela ne peut laisser indifférent.

Avant 1914 déjà, mais bien plus encore au début des années 1920, la jeunesse juive des petites villes de Pologne se sentait rejetée d'une société en pleine transformation où elle n'avait plus sa place, faute de se voir autorisée à y vivre comme les autres citoyens de ce pays. Cette évolution ne pouvait pas concerner la communauté à laquelle tous étaient liés, même à leur corps défendant. Juifs honnis ils étaient, Juifs ils devaient rester. L'indépendance récente de la Pologne, n'avait fait qu'exacerber l'antisémitisme latent qui ne s'était pourtant jamais gravement manifesté à Radom du temps de la présence russe.

Dans la famille P., l'intransigeance du « Vieux » ne pouvait faciliter ce douloureux problème de l'insertion dans le circuit économique de ses enfants. Apprendre un bon métier et s'établir pour l'exercer à Radom, cela posait déjà un pro-

4. La relation de ce voyage se trouve dans mon livre, *Quand j'étais Juif* (Mégrelis, 1982).

blème ardu mais, dans tous les cas, le vieil Avrum ne l'aurait pas toléré facilement. Pour les garçons, il n'y avait pas d'activité plus noble que l'étude quotidienne des livres saints et c'est pour cette raison que les deux aînés, David et Nahoum avaient, les premiers, quitté la maison familiale. Dans l'esprit du père, l'un et l'autre étaient peut-être destinés à devenir rabbin, qui sait, et cette perspective devait réjouir le patriarche. Le troisième fils Yehiel, le seul qui allait rester à Radom, malgré la distance évidente qu'il s'imposait vis-à-vis de ce père dont il ne supportait plus la morale rétrograde, n'avait eu d'autres ressources que de devenir professeur d'hébreu. Ce qui était paradoxal dans sa démarche, c'est qu'il enseignait parfois dans un établissement tenu par des religieux alors qu'il avait abandonné la foi qui lui avait été inculquée dans son enfance. Plus tard, il se consacra à l'enseignement laïque dans une école animée par des militants du *Poalé Sion* (de gauche)⁵. Durant les mauvais jours, il était comptable à la petite semaine, subsistant du maigre salaire qu'il pouvait attendre en tenant les livres de compte d'artisans guère mieux lotis que lui. Vers les années 1930, il devint l'un des principaux responsables de la section locale du parti communiste polonais. Aron, Faiwel et Pinhas, les trois autres frères qui allaient arriver en France entre 1926 et 1929, avaient jusqu'alors connu la difficile expérience de l'insertion dans la vie active dans cette Pologne où les possibilités d'exercer un métier étaient chaque jour rendues plus aléatoires. Il fallait vivre d'expédients, apprendre un métier que l'on ne pouvait pas toujours exercer, travailler de-ci de-là, à des tâches pénibles, le plus souvent peu rémunérées — quand il y avait du travail — chômer six mois par an et attendre des jours meilleurs qui ne viendraient jamais. Durant les périodes de pénurie, il fallait donner le change et simuler la joie de vivre au sein du foyer paternel pour ceux qui n'avaient pas encore eu l'audace ou la force de caractère des aînés pour assumer une rupture qui ne pouvait qu'être déchirante, malgré le conflit des générations. Il y avait cet amour de la maman qui freinait toute décision pour les deux jumeaux (Aron et Faiwel) et le benjamin Pinhas.

5. Littéralement, les « Ouvriers de Sion », parti sioniste socialiste dont la branche de gauche s'était sentie très proche des révolutionnaires russes, après 1905.

Quant aux trois sœurs, pas très jolies, plutôt austères même, tristes certainement, l'obéissance au père les avait éloignées des joies les plus simples. Elles étaient destinées sans rémission, à devenir vieilles filles. Toutes trois, confites en dévotion, allaient connaître des destins différents mais combien similaires dans leur horrible banalité. Hannah et Zlata, les deux inséparables, ne quitteraient la maison paternelle que pour le ghetto de Radom, en 1940, avant sans doute de terminer leur vie à Auschwitz. Une vieille Radomienne m'a raconté, en 1985, que l'on pouvait croiser chaque jour Hannah et Zlata dans les rues de Radom, lorsqu'elles faisaient leurs emplettes ; elles étaient toujours vêtues de façon austère et se tenaient par le bras comme si l'une et l'autre se retenaient pour ne pas quitter le droit chemin. A la fin des années 1920, Hannah eut, semble-t-il, un fiancé — je l'ai connu à Paris où il fut longtemps l'un des responsables du groupe des communistes juifs immigrés — mais le « Vieux » n'eut de cesse que de faire échouer ce mariage. Rachel, cette tante que j'ai bien connue, était partie s'installer à Vienne en 1926 où elle vivra pendant dix ans. Elle arrivera à Paris pour y subsister difficilement jusqu'à ce jour de 1943 où, en pleine période de répression, alors que chacun ne pensait qu'à se cacher pour sauver sa vie, elle épousera un rabbin qui mourra en déportation mais en lui laissant une certaine fortune lui permettant de vivre dans une aisance relative jusqu'à la fin de ses jours, en 1974.

Yeħiel ne devait pas connaître les jours d'horreur du ghetto de Radom. Il sera assassiné par les nazis avec d'autres militants communistes, en septembre 1939. David, le premier des six frères, avait disparu en U.R.S.S. durant les « purges » staliniennes de 1936. Malgré son enthousiasme pour la grande révolution de 1917, il n'avait jamais pu trouver sa place au pays du « socialisme ». Le début de la « réussite » en France de Nahoum, Aron et Faiwel se terminera dans un wagon cadennassé à destination d'Auschwitz, durant l'été 1942. Seuls des neufs frères et sœurs, Rachel et Pinhas survivront au cauchemar. Pinhas avait eu la chance d'être fait prisonnier par les Allemands durant la campagne de France, en juin 1940, qu'il avait faite dans un régiment de l'armée polonaise reconstituée en exil. Il passera cinq ans dans un stalag de Tchécoslovaquie et je le verrai revenir à Paris, en mai 1945, comme s'il sortait d'un brouillard qui se dissi-

paît brusquement. Ce petit dernier de la famille P., cet oncle avec qui je n'avais que peu de choses en commun est mort en 1978. Pinhas, c'était celui à qui je ressemblais le plus au dire de tous ceux qui nous ont connus tous les deux : même regard, même plissement satisfait des paupières à l'énoncé d'une bonne plaisanterie. Il avait une façon d'écorcher la langue française qui me ravissait lorsque j'étais enfant. C'était simplement un brave type qui avait vécu sans calcul, le seul des quatre frères vivant à Paris à avoir participé aux grèves de juin 1936. Bien entendu, il avait été victime de la répression patronale mais ce rescapé de toutes les guerres n'était pas de ceux qui peuvent éprouver de la haine.

Il ne me reste presque plus de famille — la répression et le temps ayant fait leur œuvre — et les survivants sont certainement plus Juifs que moi dans leur attitude quotidienne, tout comme dans leur proclamation de foi envers Israël. J'ai un fils qui porte mon nom mais j'ai l'impression d'être véritablement le dernier des P. Il me semble que c'est à moi que revient la tâche de refermer le livre d'une histoire née dans les ghettos de l'Europe médiévale et qui s'achève — avec une certaine nostalgie, c'est vrai — dans un monde où les particularismes ne signifient plus grand-chose, même si le racisme subsiste plus souvent qu'il n'y paraît.

II

Après le dernier partage de la Pologne, intervenu en 1815, Radom faisait partie de ce que l'on appelait la « Pologne du Congrès » mais ce n'était en fait qu'une province russe. Cette situation devait durer un siècle. En effet, en 1915, les armées autrichiennes venant de Galicie entraient à Radom après que les troupes prussiennes eussent fait la conquête de Varsovie. Au-delà d'une première sensation de liberté, avec la fin du joug russe, cela représentait la découverte d'un monde différent, d'une civilisation avancée de type occidental. L'Autriche-Hongrie avait été le premier des pays d'Europe centrale à émanciper ses ressortissants juifs, ce qui ne pouvait laisser indifférents les Juifs de Pologne. Ainsi, au sein de l'armée impériale, les Juifs de Radom avaient pu constater qu'il y avait des officiers juifs.

Contrairement à ce qui avait pu se passer dans d'autres villes de la Pologne russe, il n'y avait jamais eu de véritables pogromes à Radom. Après la proclamation de l'indépendance polonaise, en 1919, la vague pogromiste avait repris de la vigueur, particulièrement à Varsovie en 1920, mais Radom fut épargné. Certes, les frictions étaient constantes, les bagarres n'étaient pas rares et les provocations pouvaient toujours mettre le feu aux poudres. Il fallait détourner le regard ou changer de trottoir pour éviter de se colleter avec

les voyous antisémites qui pullulaient à Radom comme dans toute la Pologne.

Dans cette ville industrielle d'environ soixante mille habitants — avec près de 50 % de Juifs — les activités étaient souvent entremêlées dans certains secteurs d'activités. Les deux groupes de populations qui se connaissaient bien, même s'ils ne s'appréciaient pas toujours, étaient sans doute moins hostiles entre eux qu'il aurait pu paraître. Jusqu'en 1914, une certaine prospérité régnait à Radom, ce qui explique d'une certaine façon l'absence de ces pogromes qui étaient souvent liés aux difficultés économiques. L'industrie du cuir y représentait une véritable réussite (tout comme s'étaient développées les activités du textile dans la ville proche de Lodz). Trente-six tanneries offraient du travail, produisant cinq mille tonnes de cuirs durs pour les chaussures et cinq cent mille mètres carrés de cuirs souples par an pour les vêtements. Ces produits, transformés à Radom, étaient exportés dans tout l'empire tsariste, jusqu'aux fins fonds de la Sibérie.

Plus de la moitié de la population juive de Radom était employée dans l'industrie et l'artisanat. De nombreux petits artisans juifs s'étaient spécialisés dans la faïence, les produits chimiques, la briquetterie ou la tuilerie mais d'autres étaient présents dans la production de rideaux et de dentelles. Il y avait aussi des meuniers qui ne travaillaient pas uniquement pour les boulangeries juives. Les ateliers de couture, pour hommes et femmes, occupaient des milliers d'ouvriers. Il est vrai que l'on trouvait surtout la main-d'œuvre juive la plus nombreuse dans la fabrication des chaussures (trois cents ouvriers rien que dans le piquage des tiges de chaussures) mais également dans l'ébénisterie, la peinture, en bâtiment, la verrerie. Bien entendu, les petits commerçants étaient également très nombreux ainsi que les négociants dans tous les domaines de la vente du cuir.

Cette situation économique intéressante ne masquait pas le bas niveau des salaires et le climat était favorable à la naissance d'un véritable mouvement revendicatif dans les masses ouvrières juives. Ce fut le cas après 1897 et la naissance de syndicats ouvriers juifs puissants, suite à la constitution du *Bund*. Cette volonté de lutte sera renforcée, quelques années plus tard, avec l'apparition des organisations sionistes socialistes. Les ouvriers de Radom furent rapidement organisés dans des syndicats très forts et ils luttaient pour faire

respecter leurs revendications, la plupart du temps contre leurs patrons juifs car malgré la prospérité de la ville il était rare qu'un ouvrier juif aille travailler chez les Polonais (le contraire était plus fréquent). Cette volonté de lutte était très forte et s'exprimait dans presque tous les corps de métiers. Un vieux radomien m'a d'ailleurs cité une anecdote particulièrement significative : son père, ouvrier employé à l'abatage rituel, donc salarié par le rabbinat local, avait malgré tout constitué avec ses camarades occupés à la même tâche un syndicat revendicatif. Ce qui était assez extraordinaire.

Dès la fin de la Première Guerre mondiale et avec l'indépendance de la Pologne, tant espérées par tous, toute cette prospérité sera peu à peu annihilée et ce seront les ouvriers et les artisans juifs qui ressentiront les premiers effets de la crise. La difficulté de trouver du travail, tout autant que l'antisémitisme, soudain redevenu très fort, devait être à l'origine de la fuite de milliers de jeunes radomiens vers l'Europe occidentale, le Canada, les États-Unis puis plus tard vers l'Australie où ils constitueront rapidement des associations d'originaires — les *Landsmanchaftn* — et maintiendront les liens avec la ville natale et la famille. Pourtant, malgré la crise dont les effets ne faisaient que s'aggraver, malgré le départ de nombreux révoltés ou d'ambitieux qui rêvaient de faire fortune en Occident, la jeunesse ouvrière juive de Pologne, toujours importante, était de plus en plus sensibilisée à la lutte politique et syndicale. Il en allait de même à Radom où les rejetons de la petite bourgeoisie locale rejoignaient, de plus en plus nombreux, leurs camarades ouvriers désormais voués au travail aléatoire, au chômage et à la répression. Au *Bund* s'était ajouté le *Poalé Sion* puis le parti communiste qui n'avait pas de sections juives, même si la majorité de ses militants comme de ses dirigeants étaient alors juifs. Vers la fin des années 1920, des dizaines de jeunes militants devaient venir renforcer la section de Radom du parti communiste polonais. Ce groupe, comme les autres, était constamment décimé par la répression. Les arrestations étaient fréquentes après l'introduction de mouchards de la police dans les rangs du P.C.P. qui était clandestin. Ainsi, en août 1926, un provocateur policier démasqué devait être abattu par un ouvrier juif de la chaussure, membre du parti communiste.

Tous ces groupes révolutionnaires avaient une très haute idée de leur rôle dans la lutte qu'ils menaient pour changer